

Trouver un job en rapport avec ses idéaux

Comment ne pas « perdre sa vie à la gagner »

Les conseils d'Elisabeth Laville, créatrice d'Utopies, une agence de consultants pour la responsabilité sociale des entreprises, et coauteur du guide « Un métier pour la planète... et surtout pour moi ! »



Quand elle créa Utopies, il y a onze ans, Elisabeth Laville, 38 ans aujourd'hui, passa pour une extraterrestre. Il fallait être un peu allumée pour créer un bureau de consultants poussant les entreprises à devenir citoyennes. Depuis, l'impératif – venu notamment des États-Unis – de responsabilité sociale et de respect du développement durable s'est imposé doucement aux entreprises. Utopies est un cabinet de conseil en développement durable de quinze personnes avec de grands clients comme Lafarge ou Danone, qui a créé en son sein Graines de Changement, une agence qui diffuse des informations sur les « entrepreneurs du meilleur ». Avec Marie Balmain, 25 ans, une jeune diplômée d'économie formée en Californie, Elisabeth Laville publie le guide « Un métier pour la planète... et surtout pour moi ! Guide pratique des carrières du développement durable », une aide pour une « recherche d'emploi guidée par vos valeurs ».

Le Nouvel Observateur. – Y a-t-il beaucoup de jeunes désireux de travailler dans le développement durable ou d'avoir un travail avec une dimension éthique ?

Elisabeth Laville. – Oui, et de plus en plus. A Utopies, chaque semaine, nous recevons une centaine de CV de jeunes diplômés qui ne savent pas où s'adresser. Je donne un cours en option à HEC : « Entreprise et développement durable ». Et, toujours à HEC, j'enseigne en mastère du management du développement durable. De plus en plus d'étudiants s'inscrivent. Au début, il y avait surtout des filles avec des formations commerciales. Maintenant on voit arriver des garçons avec des formations scientifiques. Faire carrière dans le développement durable est devenu socialement acceptable. Les jeunes veulent trouver un travail avec du sens, de l'utilité sociale ou qui correspond à leurs valeurs. Ils ne souhaitent pas « perdre leur

vie à la gagner ». Leurs lettres de motivation disent toutes à peu près la même chose : « J'aimerais que mon travail serve une cause »... Je souhaite « promouvoir un monde meilleur grâce à mon travail ». De plus en plus de diplômés partent faire le tour du monde à la sortie de leur grande école, en se faisant sponsoriser par les entreprises. Mais c'est un tour du monde « utile », comme « le Tour du monde en 80 hommes » (voir le « N.O. » n° 2086) qui a permis à des jeunes de recenser des personnalités du monde

N. O. – Mais aujourd'hui les entreprises ne recherchent pas des bataillons de spécialistes du développement durable !

E. Laville. – D'abord, on peut essayer de se faire recruter dans les secteurs pionniers en matière de développement durable : ONG, entreprises socialement responsables comme les entreprises de commerce équitable, par exemple. Du « textile éthique » au « tourisme responsable », il y a des pionniers dans toutes les activités. On peut aussi créer une entreprise en rapport avec ses valeurs : l'exemple d'Anita Roddick, fondatrice de The Body Shop, est fameux. Elle en avait assez, quand elle achetait des cosmétiques, de savoir qu'une partie du prix servait à payer des emballages coûteux et inutiles. Elle n'aimait pas penser que les produits avaient été testés sur des animaux. Alors elle a ouvert une petite boutique avec des produits naturels dans des emballages bon marché. Ainsi est né The Body Shop. Avec le succès que l'on sait.

Quant aux entreprises classiques, elles savent qu'elles vont devoir faire face à de nouveaux impératifs. Alors, elles s'y préparent. Par exemple, depuis la loi de régulation économique de 2001, toute entreprise cotée (plus de 1 000 entreprises sont concernées) doit intégrer à son rapport annuel des informations sur la manière dont elle « prend en considération les conséquences sociales et environnementales de son activité ». Les grands cabinets d'audit proposent désormais des prestations techniques (audits de sites) et stratégiques sur ce thème. Cela ne veut pas dire que cela créera beaucoup de postes. Le directeur au sein du département développement durable de PricewaterhouseCoopers nous a dit n'embaucher que deux ou trois personnes alors qu'il reçoit 600 CV par an. Mais tout cela est un début.

N. O. – Ne craignez-vous pas que, faute de postes, les jeunes ne se découragent ?

E. Laville. – On peut aussi faire évoluer son



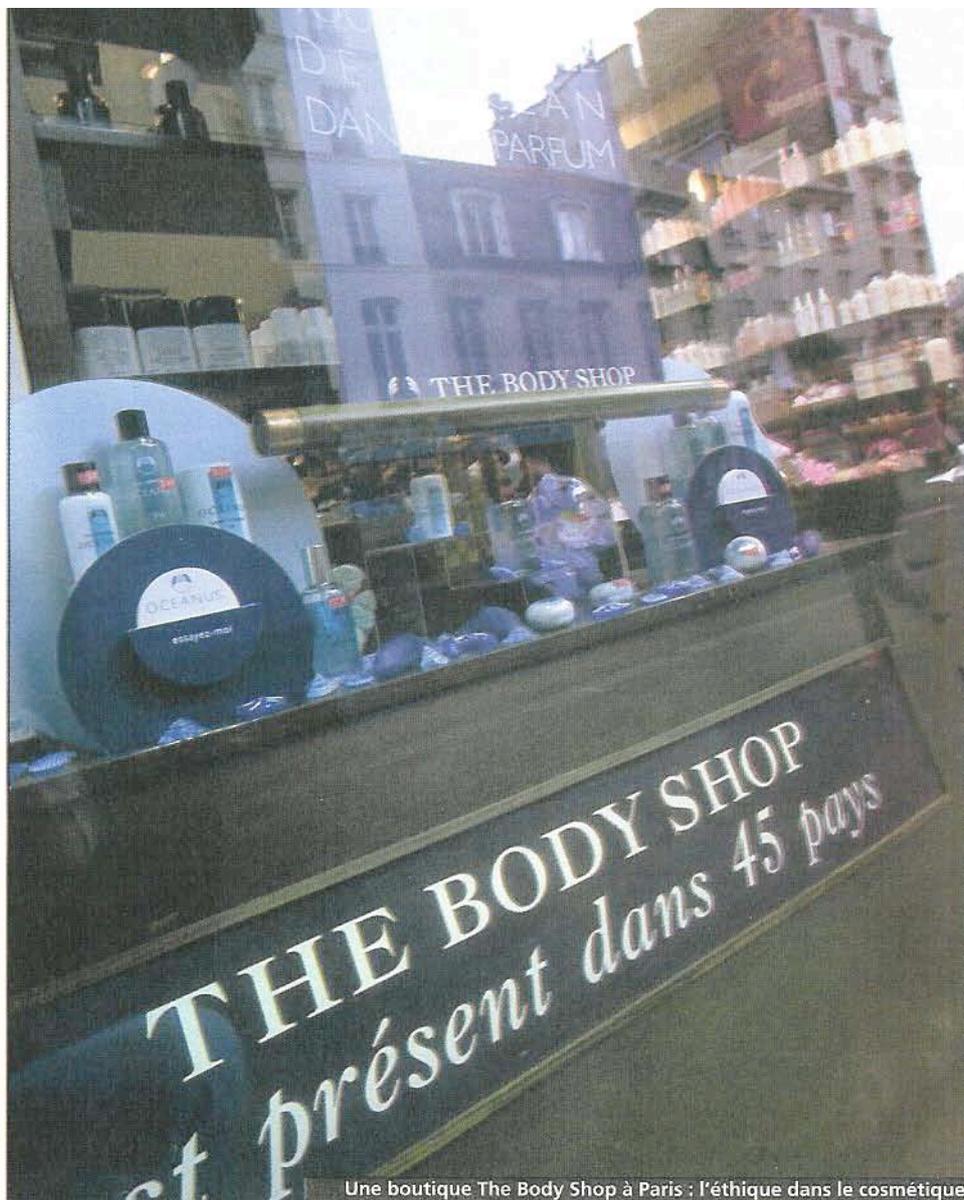
Xavier Pardessus

Elisabeth Laville et Marie Balmain

entier impliquées dans le développement durable. Après, ils font un livre, ils créent un site. Et ils reviennent transformés.

N. O. – Ce mouvement ne traduit-il pas une grande méfiance à l'égard de l'entreprise classique ?

E. Laville. – C'est exact. Beaucoup de salariés, aujourd'hui, sont las d'avoir un rapport purement utilitariste avec l'entreprise. Alors ils gardent de la distance. Le succès du livre « Bonjour paresse », qui enjoint de s'investir le moins possible dans son entreprise, est révélateur (voir le « N.O. » n° 2081). Mais à mon avis, refuser de s'impliquer, ce n'est bon ni pour le moral ni pour la santé mentale. Il me paraît beaucoup plus constructif de trouver un emploi correspondant à ses valeurs. Ou d'essayer de faire évoluer son job.



Une boutique The Body Shop à Paris ; l'éthique dans le cosmétique

Stéphan-REA

job dans le sens de son idéal. L'une des suggestions que nous faisons avec Marie Balmain, c'est : si la culture maison vous permet de le faire, n'hésitez pas à bousculer l'ordre établi. Devenez un « agent du changement ». Je pense à quelqu'un qui est directeur des achats et qui a proposé à son entreprise de concevoir les achats dans une optique de développement durable. Cela a été accueilli très positivement. Transformez un emploi classique. Introduisez-y de la responsabilité sociale. Nous citons par exemple un responsable de Monoprix qui avait organisé le tri des déchets du magasin en contact avec la mairie de sa ville, s'était engagé dans la distribution de produits bio et équitables : du coup, il a été choisi pour être l'un des 24 directeurs de magasin en pointe sur le développement durable et pilote d'un groupe de travail pour sensibiliser les autres directeurs de l'enseigne.

Et puis il n'est jamais trop tard pour s'y mettre. Olivier Kayser a passé dix-huit ans chez McKinsey. Il a mis de l'argent de côté. A 46 ans, il a décidé d'utiliser son expertise pour changer à sa façon la société. Aujourd'hui, il est responsable de l'antenne française et membre du comité exécutif mondial d'Ashoka, qui identifie et soutient des entrepreneurs sociaux dans le monde entier. Il a divisé son salaire par trente

mais il dit qu'il fait ce dont il rêvait à 20 ans.

N. O. – *Il existe beaucoup de formations au développement durable. Sont-elles un passeport assuré pour ce type d'emplois ?*

E. Laville. – Les formations se développent plus vite que les emplois. Nombre d'écoles et d'universités créent des troisièmes cycles, masters ou DESS de développement durable. Et selon une étude récente, 25% des écoles d'ingénieurs et 18% des écoles de commerce proposaient en 2003 un enseignement sur un thème relevant partiellement de la responsabilité sociale et environnementale de l'entreprise. Attention : les responsables d'entreprise connaissent mal le développement durable et pensent – parfois avec raison, comme le montrent certaines formations – que c'est quelque chose de fumeux et de théorique. Il ne faut donc pas se présenter avec cette seule étiquette. Nous conseillons une formation de développement durable en complément d'autres compétences. Et puis, comme pour tout emploi, nous recommandons des stages, des stages et encore des stages. Ne serait-ce que pour vérifier par l'expérience que c'est bien dans cette voie-là que l'on va trouver son « métier de rêve »...

Propos recueillis par
JACQUELINE DE LINARES
jdelineares@nouvelobs.com